



L'abécédaire de Louise Michel

Ballast

8 mars 2017

L'institutrice et poétesse Louise Michel a disparu en 1905, année de la séparation des Églises et de l'État et de la première phase de la révolution russe. Celle que la presse surnommait « la grande druidesse de l'anarchie » a été l'une des figures de la Commune de Paris et a soutenu, déportée en Nouvelle-Calédonie, la lutte des Kanak contre le régime colonial. Elle était libertaire et n'en était pas moins, pour reprendre les mots de l'un de ses biographes, « ouverte à toutes les tendances du socialisme révolutionnaire¹ ». Elle était féministe et insistait sur la nécessité de lier le combat pour l'égalité entre les sexes à celui du prolétariat tout entier. Elle était une ardente défenseuse des animaux et ne manquait pas de rappeler que leur exploitation était à l'origine de son implication révolutionnaire. Elle était bien souvent minoritaire et continuait d'en appeler à « la vile multitude » : le peuple, la masse des déshérités, ceux qui font face à la « gueule des canons » et aux « appétits des parasites ». « Tout va ensemble », pensait-elle : on ne saurait mieux dire. Une porte d'entrée en 26 lettres.



Anarchie : « L'anarchie seule peut rendre l'homme conscient, puisqu'elle seule le fera libre ; elle sera donc la séparation complète entre les troupeaux d'esclaves et l'humanité. Pour tout homme arrivant au pouvoir, l'État c'est lui, il le considère comme le chien regarde l'os qu'il ronge, et c'est pour lui qu'il le défend. Si le pouvoir rend féroce, égoïste et cruel, la servitude dégrade ; l'anarchie sera donc la fin des horribles misères dans lesquelles a toujours gémi la race humaine. » (*Mémoires, La Découverte*, [1886] 2002)

Bêtes : « Au fond de ma révolte contre les forts, je trouve du plus loin qu'il me souvienne l'horreur des tortures infligées aux bêtes. Depuis la grenouille que les paysans coupent en deux, laissant se traîner au soleil la moitié supérieure, les yeux horriblement sortis, les bras tremblants cherchant à s'enfouir sous la terre, jusqu'à l'oie dont on cloue les pattes, jusqu'au cheval qu'on fait épuiser par les sangsues ou fouiller par les cornes des taureaux, la bête subit, lamentable, le supplice infligé par l'homme. Et plus l'homme est féroce envers la bête, plus il est rampant devant les hommes qui le dominent. [...] C'est que tout va ensemble, depuis l'oiseau dont on écrase la couvée jusqu'aux nids humains décimés par la guerre. [...] Et le cœur de la bête est comme le cœur humain, son cerveau est comme le cerveau humain, susceptible de sentir et de comprendre. » (*Mémoires, La Découverte*, [1886] 2002)

Culture : « À quoi bon le sens des arts, si c'est pour l'étouffer chez les multitudes, et ne le cultiver qu'à grands frais chez quelques vaniteux artistes ? » (« *L'Ère nouvelle* », Éditions d'ores et déjà, [1887] 2014)

Domination : « Dominer c'est être tyran, être dominés c'est être lâches ! » (*Mémoires, La Découverte*, [1886] 2002)

Exploiteurs : « Supposez des Rothschilds quelconques, possédant toutes les mines d'or et de diamants de la terre, qu'en feraient-ils sans les mineurs ? Qui donc extrairait l'or du sable, le diamant de la gemme ? Donnez aux exploiters des carrières de marbre sans personne pour en tailler, pour en arracher les blocs... Que ces gens-là le sachent, ils sont

incapables de tirer parti de rien sans les travailleurs : mangeront-ils la terre si personne ne la fait produire ? » (« *L'Ère nouvelle* », Éditions d'ores et déjà, [1887] 2014)

Femme : « Esclave est le prolétaire, esclave entre tous est la femme du prolétaire. [...] Partout, l'homme souffre dans la société maudite ; mais nulle douleur n'est comparable à celle de la femme. » (*Mémoires, La Découverte*, [1886] 2002)

Grève : « Refuse paysan, ton fils pour aller égorger les autres peuples, ta fille, pour les plaisirs des maîtres ou des valets ; apprends leur la révolte afin qu'ils aient enfin la Sociale, la République du genre humain. Refuse tes deniers pour payer les limiers qui te mordent, refuse tout, afin que vienne plus vite la grève dernière, la grève de misère. » (« *Prise de possession* », Éditions d'ores et déjà, [1887] 2010)

Humanité : « Les Anglais font des races d'animaux pour la boucherie ; les gens civilisés préparent les jeunes filles pour être trompées, ensuite ils leur en font un crime et un presque honneur au séducteur. Quel scandale quand il se trouve de mauvaises têtes dans le troupeau ! Où en serait-on si les agneaux ne voulaient plus être égorgés ? Il est probable qu'on les égorgerait tout de même, qu'ils tendent ou non le cou. Qu'importe ! Il est préférable de ne pas le tendre. Quelquefois les agneaux se changent en lionnes, en tigresses, en pieuvres. C'est bien fait ! Il ne fallait pas séparer la caste des femmes de l'humanité. » (*Mémoires, La Découverte*, [1886] 2002)





□Abattoirs parisiens (La Villette), en 1922 | Agence Rol□

Inégalité : « Si l'égalité entre les deux sexes était reconnue, ce serait une fameuse brèche dans la bêtise humaine. En attendant, la femme est toujours, comme le disait le vieux Molière, le potage de l'homme. Le sexe *fort* descend jusqu'à flatter l'autre en le qualifiant de *beau sexe*. Il y a fichtre longtemps que nous avons fait justice de cette force-là, et nous sommes pas mal de révoltées, prenant tout simplement notre place à la lutte, sans la demander. — Vous parleriez jusqu'à la fin du monde ! Pour ma part, camarades, je n'ai pas voulu être *le potage de l'homme*, et je m'en suis allée à travers la vie, avec la vile multitude, sans donner d'esclaves aux Césars. » (*Mémoires, La Découverte*, [1886] 2002)

Justice : « Mais pourquoi me défendrais-je ? Je vous l'ai déjà déclaré, je me refuse à le faire. Vous êtes des hommes, qui allez me juger ; vous êtes devant moi à visage découvert ; vous êtes des hommes et moi je ne suis qu'une femme, et pourtant je vous regarde en face. Je sais bien que tout ce que je pourrai vous dire ne changera rien à votre sentence. Donc un seul et dernier mot avant de m'asseoir. Nous n'avons jamais voulu que le triomphe de la Révolution ; je le jure par nos martyrs tombés sur le champ de Satory, par nos martyrs que j'acclame encore ici hautement, et qui un jour trouveront bien un vengeur. Encore une fois, je vous appartiens ; faites de moi ce qu'il vous plaira. Prenez ma vie si vous la voulez ; je ne suis pas femme à vous la disputer un seul instant. [...] J'ai fini... Si vous n'êtes pas des lâches, tuez-moi... » (*Le procès de Louise Michel : compte-rendu de la Gazette des Tribunaux*, audience du 16 décembre 1871)

Kanaky : « Quand *Ataï* [*chef kanak, ndlr*] fit révolter les tribus contre l'occupation française pour reprendre leur liberté, on les combattit avec des obusiers de montagnes, contre des sagaies (ce qui donna la victoire à ce qu'on appelle la civilisation) sur ce qu'il est convenu d'appeler la sauvagerie. C'était très beau pour les Canaques, de se dresser contre l'artillerie moderne avec la sagaie, la fronde et quelques vieux fusils à pierre obtenus par de longues années de louage à Nouméa. » (« *Prise de possession* », *Éditions d'ores et déjà*, [1887] 2010)

La Commune : « Pas de discours, un immense cri, un seul, "Vive la Commune !" [...] Si un pouvoir quelconque pouvait faire quelque chose, c'eût été la Commune composée d'hommes d'intelligence, de courage, d'une incroyable honnêteté, qui tous de la veille ou de long temps, avaient donné d'incontestables preuves de dévouement et d'énergie. Le pouvoir, incontestablement les annihila, ne leur laissant plus d'implacable volonté que pour le sacrifice, ils surent mourir héroïquement. » (*La Commune, La Découverte* [1898], 2015)

Machines : « Nous ne pouvons plus vivre comme nos aïeux de l'âge de pierre, ni comme au siècle passé, puisque les inventions successives, puisque les découvertes de la science ont amené la certitude que tout produira au centuple quand on utilisera ces découvertes pour le bien-être général, au lieu de ne laisser qu'une poignée de rapaces s'en servir pour affamer le reste. Les machines, dont chacune tue des centaines de travailleurs, parce qu'elles n'ont jamais été employées que pour l'exploitation de l'homme par l'homme, seraient, étant à tous, une des sources de richesses infinies pour tous. Jusqu'à présent le peuple est victime de la machine ; on n'a perfectionné que les engrenages qui multiplient le travail : on n'a pas touché à l'engrenage économique qui déchire le travailleur sous ses dents. » (« L'Ère nouvelle », Éditions d'ores et déjà, [1887] 2014)

Ni Dieu ni maître : « Toujours ceux qui s'attaquèrent aux dieux et aux rois furent brisés dans la lutte ; pourtant les dieux sont tombés, les rois tombent, et bientôt se vérifieront les paroles de Blanqui : "Ni Dieu ni maître !" » (« L'Ère nouvelle », Éditions d'ores et déjà, [1887] 2014)



□Habitants de Nouvelle-Calédonie/Kanaky | DR□

Organisation : « Les femmes ne doivent pas séparer leur cause de celle de l'humanité, mais faire partie militante de la grande armée révolutionnaire. [...] Nous voulons, non pas quelques cris isolés, demandant une justice qu'on n'accordera jamais sans la force ;



mais le peuple entier et tous les peuples debout pour la délivrance de tous les esclaves, qu'ils s'appellent le prolétaire ou la femme, peu importe. » (*Mémoires, La Découverte*, [1886] 2002)

Paris : « Versailles étend sur Paris un immense linceul rouge de sang ; un seul angle n'est pas encore rabattu sur le cadavre. Les mitrailleuses moulent dans les casernes. On tue comme à la chasse ; c'est une boucherie humaine : ceux qui, mal tués, restent debout ou courent contre les murs, sont abattus à loisir. [...] La Commune n'a plus de munitions, elle ira jusqu'à la dernière cartouche. La poignée de braves du Père-Lachaise se bat à travers les tombes contre une armée, dans les fosses, dans les caveaux au sabre, à la baïonnette, à coups de crosse de fusil : les plus nombreux, les mieux armés, l'armée qui garda sa force pour Paris assomme, égorge les plus braves. Au grand mur blanc qui donne sur la rue du Repos, ceux qui restent de cette poignée héroïque sont fusillés à l'instant. Ils tombent en criant : "Vive la Commune !" » (*La Commune, La Découverte* [1898], 2015)

Questions particulières : « Je ne m'occupe guère des questions particulières, étant, je le répète, avec tous les groupes qui attaquent soit par la pioche, soit par la mine, soit par le feu, l'édifice maudit de la vieille société ! » (*Mémoires, La Découverte*, [1886] 2002)

Riches : « Les crève-de-faim, les dents longues, sortent des bois ; ils courent les plaines, ils entrent dans les villes : la ruche, lasse d'être pillée, bourdonne en montrant l'aiguillon. Eux qui ont tout créé, ils manquent de tout. Au coin des bornes, il y a longtemps qu'ils crèvent, vagabonds, devant les palais qu'ils ont bâtis : l'herbe des champs ne peut plus les nourrir, elle est pour les troupeaux des riches. » (« *L'Ère nouvelle* », Éditions d'ores et déjà, [1887] 2014)

Suffrage universel : « Peut-on encore parler du suffrage universel sans rire ? Tous sont obligés de reconnaître que c'est une mauvaise arme ; que du reste le pouvoir en tient le manche, ce qui ne laisse guère aux bons électeurs que le choix des moyens pour être tonquinés ou endormis. » (« *Prise de possession* », Éditions d'ores et déjà, [1887] 2010)

Trompe-l'œil : « J'en vins rapidement à être convaincue que les honnêtes gens au pouvoir y seront aussi incapables que les malhonnêtes seront nuisibles, et qu'il est impossible que jamais la liberté s'allie avec un pouvoir quelconque. Je sentis qu'une révolution prenant un gouvernement quelconque n'était qu'un trompe-l'œil ne pouvant que marquer le pas, et non ouvrir toutes les portes au progrès ; que les institutions du passé, qui semblaient disparaître, restaient en changeant de nom, que tout est rivé à des chaînes dans le vieux monde et qu'il est ainsi un bloc destiné à disparaître tout entier pour faire place au monde nouveau heureux et libre sous le ciel. » (*Mémoires, La*

Découverte, [1886] 2002)

Urnes : « Il y avait longtemps que les urnes s'engorgeaient et se dégorgeaient périodiquement sans qu'il fut possible de prouver d'une façon aussi incontestable que ces bouts de papier chargés disait-on de la volonté populaire et qu'on prétendait porter la foudre, ne portent rien du tout. La volonté du peuple ! avec cela qu'on s'en soucie de la volonté du peuple ! Si elle gêne, on ne la suit pas. » (« [Prise de possession](#) », Éditions d'ores et déjà, [1887] 2010)



□Canons de Montmartre en 1871 | DR□

Vampire : « Comme l'anthropophagie a passé, passera le capital. Là est le cœur du vampire, c'est là qu'il faut frapper. C'est là comme dans la légende de Hongrie que le pieu doit être enfoncé aussi bien pour la délivrance de ceux qui possèdent que pour celle des déshérités. » (« [Prise de possession](#) », Éditions d'ores et déjà, [1887] 2010)

Wagons : « On nous entassa quarante dans des wagons à bestiaux hermétiquement fermés et privés de lumière, nous donnant pour tout potage un peu de biscuit et quelques bidons d'eau. [...] Plusieurs d'entre nous étaient devenus fous. Pensez donc ! » ([La Commune, La Découverte](#) [1898], 2015)

XVIII^e arrondissement : « J'entends encore l'appel et je pourrais dire tous les noms. Aujourd'hui c'est l'appel des fantômes. Les comités de vigilance de Montmartre ne



laissaient personne sans asile, personne sans pain. On y dînait avec un hareng pour quatre ou cinq, mais on n'épargnait pas pour ceux qui en avaient besoin les ressources de la mairie, ni les moyens révolutionnaires des réquisitions. Le XVIII^e arrondissement était la terreur des accapareurs et autres de cette espèce. Quand on disait "Montmartre va descendre !" les réactionnaires se fourraient dans leurs trous, lâchant comme des bêtes poursuivies les caches où les vivres pourrissaient, tandis que Paris crevait de faim. » ([Mémoires, La Découverte, \[1886\] 2002](#))

Yeux : « Je reviens aux duretés de l'homme pour l'animal. [...] Les pauvres bêtes ne pouvant ni vivre ni mourir cherchent à s'ensevelir sous la poussière ou dans des coins de fumier ; on voit, au grand soleil, briller comme un reproche leurs yeux devenus énormes et toujours doux. Les couvées d'oiseaux sont pour les enfants qui les torturent ; s'ils échappent, les raquettes sont tendues à l'automne, le long des sentiers du bois ; ils y meurent, pris par une patte et voletants, désespérés jusqu'à la fin. Et les vieux chiens, les vieux chats, j'en ai vu jeter aux écrevisses. Si la femme qui jetait la bête était tombée dans le trou, je ne lui aurais pas tendu la main. J'ai vu, depuis, les travailleurs des champs traités comme des bêtes et ceux des villes mourir de faim ; j'ai vu pleuvoir les balles sur les foules désarmées. J'ai vu les cavaliers défoncer les rassemblements avec les poitrines de leurs chevaux ; la bête, meilleure que l'homme, lève les pieds de peur d'écraser, fonce à regret sous les coups. » ([Mémoires, La Découverte, \[1886\] 2002](#))

Zèle : « Malgré les dénonciations de quelques imbéciles à ce sujet et sur mes opinions politiques, ma classe marchait d'autant mieux que j'avais le zèle de la première jeunesse ; je la faisais avec passion. Les *amis de l'ordre*, qui daignaient s'occuper de moi, me disaient *rouge*, c'est-à-dire républicaine. » ([Mémoires, La Découverte, \[1886\] 2002](#))

Tous les abécédaires sont confectionnés, par nos soins, sur la base des ouvrages, articles, entretiens ou correspondance des auteur·es.

1. Michel Ragon, *Georges & Louise*, Albin Michel, 2000.[↔]